

# La lettre de Paul Baheu, déporté pour Auschwitz le 6 juillet 1942

Paul Baheu, né le 12 septembre 1899 à Beaurainville (Pas-de-Calais), est interné au camp de Compiègne et déporté le 6 juillet 1942 pour Auschwitz par le convoi dit des « 45 000 ». Il meurt à Auschwitz le 18 septembre 1942.

## La lettre

Nous n'avons jamais su, nous ne saurons jamais qui a trouvé et transmis la dernière lettre de mon père : quelques phrases écrites sur un morceau de papier d'emballage, jeté du train qui l'emmenait en déportation.

Secrétaire du syndicat des cheminots d'Amiens, communiste depuis sa jeunesse, il n'avait cessé de diffuser *L'Humanité* clandestine, de la Drôle de Guerre à l'occupation. Avec mon frère aîné et lui, nous avons fait partie des premiers groupes armés que l'on appelait l'Organisation spéciale, à l'automne 1940.

Lorsque la plaque tournante du dépôt d'Amiens a sauté, le 11, mai 1942 (ce qui paralysait pour longtemps le trafic), mon père a été arrêté, avec une vingtaine de camarades.

C'est au départ de Compiègne, sans doute, qu'il a jeté la lettre. Il disait qu'il avait retrouvé là beaucoup de camarades cheminots, et que nous devions avoir courage et confiance. Peu de choses...

Mon frère déporté à son tour, j'ai dû plonger dans la clandestinité, et ma mère est restée seule avec les trois plus jeunes, le dernier né en 1940.

Déporté en juillet, mon père est mort en septembre. Il nous restait ses derniers mots. Sur ce bout de papier sauvé par des mains amies.

*Noël Baheu, Dreux (Eure-et-Loir)*  
(coll. Musée de la Résistance nationale, fonds Les Inconnus de la Résistance)

## « Je pars... Je t'aime »

C'est un des récits parus récemment dans *L'Humanité*, « Les petits mots de Serge », qui m'a remis en mémoire les faits suivants.

Les trains de marchandises qui emmenaient clandestinement les déportés dans les sinistres camps de concentration de l'Allemagne nazie passaient devant la petite maison où nous logions, à Villemomble. Tous les jours nous regardions passer ces trains d'où des mains anonymes jetaient par les lucarnes des petits papiers avec des noms, des adresses, des messages. Pour donner des nouvelles, pour « tranquilliser » les familles angoissées de ne pas savoir ce qu'ils devenaient.

Ma mère, mes sœurs et moi-même, nous ramassions ces petits papiers, sans comprendre ni leur signification, ni leur importance. Ma mère les faisait parvenir anonymement aux familles intéressées. Parfois les boches tiraient du train sur les gens qui ramassaient comme nous ces messages, car nous n'étions pas les seuls.

« *Je vais bien, je pars en Allemagne, à bientôt. Je t'aime.* » « *Papa sois fier de moi, je peux partir en Allemagne : je n'ai rien dit.* » « *Embrasse Claudie, chérie, je pars en Bochie.* » Je me rappelle ces trois messages parmi tant d'autres. Je ne sais pas pourquoi.

Denise Coupé, Paris  
(coll. Musée de la Résistance nationale, fonds Les Inconnus de la Résistance)

## **Des lettres sur le ballast**

Dans *L'Humanité* du 15 juin, Noël Baheu se demande quelle main amie a trouvé et transmis la dernière lettre de son père mort en déportation, lettre sans doute jetée « au départ de Compiègne ». Il est possible que ce soit la main de mon père, Eugène Lefèvre, alors cheminot à la gare d'Appilly, à quelques kilomètres de Compiègne, sur la ligne Paris-Maubeuge.

Mon père m'a en effet raconté qu'un jour de 1942 un train rempli de prisonniers avait été ralenti, peut-être même arrêté, avant Appilly. Au passage devant la gare, des appels venant du convoi l'avaient incité à aller examiner les bas-côtés de la voie.

Il y avait trouvé des lettres : des morceaux de papier avec quelques mots. Il y en avait tellement qu'il avait dû aller chercher un sac pour les ramasser toutes, en faisant semblant de couper de l'herbe pour ses lapins.

Il en a recueilli près de six cents. Mon père, lui, se souvenait du nombre exact. Car ces messages, il fallut les transmettre. Acheter des centaines de timbres et d'enveloppes, écrire les adresses de façon toujours différente. Les poster en toute discrétion. Cela prit des mois.

Mais les risques et la dépense n'ont pas fait hésiter mes parents : tous deux savaient bien ce qu'apportent au peuple la guerre et l'occupation, « *périodes de grande vengeance des riches* », comme disait papa.

Eliane Cosserat-Lefèvre, Amiens (Somme)  
(coll. Musée de la Résistance nationale, fonds Les Inconnus de la Résistance)